



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 17 (1981), p. 343-357

Robert Ilbert

Note sur l'Égypte au XIXe siècle : Typologie architecturale et morphologie urbaine
[avec 8 planches].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert
9782724710939	<i>Bagawat</i>	Gérard Roquet, Victor Ghica
9782724710960	<i>Le décret de Saïs</i>	Anne-Sophie von Bomhard
9782724710915	<i>Tebtynis VII</i>	Nikos Litinas
9782724711257	<i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>	Jean-Charles Ducène
9782724711295	<i>Guide de l'Égypte prédynastique</i>	Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant
9782724711363	<i>Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)</i>	

NOTE SUR L'ÉGYPTE AU XIX^E SIÈCLE :

TYPOLOGIE ARCHITECTURALE

ET MORPHOLOGIE URBAINE *

Robert ILBERT

La note que nous présentons ici a pour but de préciser un point relativement peu étudié jusqu'alors dans les travaux sur l'architecture et l'urbanisme au Moyen Orient. Il s'agit des rapports existant entre les formes urbaines (préconçues ou non) et les formes architecturales, autrement dit entre la morphologie urbaine et la typologie des bâtiments. Il existe actuellement de nombreuses études sur l'architecture urbaine en Egypte, pour la période islamique ou contemporaine. Il existe aussi — mais en nombre plus restreint — des textes sur les formes urbaines dans leur ensemble. Notre propos vise à insister sur la solidarité de ces deux aspects à partir de l'exemple des réalisations dites « coloniales » en Egypte.

LE CADRE HISTORIQUE

Si l'urbanisme du XIX^e siècle paraît étranger au milieu égyptien, c'est parce qu'il semble en contradiction avec les règles qui régissent la cité traditionnelle. Il semble rigoureux là où le tissu ancien paraît désordonné. Pourtant l'Islam n'a jamais ignoré les créations urbaines volontaires, présentant donc les caractères d'un urbanisme réfléchi ⁽¹⁾ et Le Caire, fondé en 969 au Nord de Fustât, en reste un des plus illustres exemples. Nous ne nous attarderons pas ici sur l'évolution du site de la capitale : le déplacement de la ville a commencé à l'aube de l'histoire. Ce que nous savons, et c'est fort important, c'est que durant les premiers

* Ce texte est né de recherches menées sur Le Caire au XIX^e s., et spécialement sur Héliopolis. Nous l'avons voulu général, comme une note de recherche ouverte à discussion. Je tiens à remercier M. Jean Charles Depaule dont les critiques m'ont poussé, je l'espère, à plus de rigueur.

⁽¹⁾ Voir entre autres : Massignon (L.),

« Explication du plan de Kufa »; *Mélanges Maspero*, III, Orient Islamique, pp. 336-360, Le Caire 1940; Salmon (G.), *Introduction topographique à l'histoire de Bagdad*, Paris 1904. Pour Le Caire, la bibliographie est abondante; renvoyons à celle contenue in Raymond (A.), *Artisans et commerçants au Caire au XVIII^e siècle*, 2 vol., Damas 1973.

siècles de la nouvelle cité (jusqu'au XIII^e, peut-être jusqu'au XV^e siècle) Fustāt vivait encore, avec ses maisons et ses marchés qui assuraient une fonction économique méditerranéenne. Dans ces conditions, la construction d'Al-Qāhira répondait à un autre besoin : celui d'une cité militaire, d'une cité de pouvoir, avec ses « palais bien construits » et ses bureaux administratifs.

Nous ne disposons à l'heure actuelle d'aucune étude strictement urbanistique de cette réalisation ⁽¹⁾. Mais il est certain que le plan reprenait — en la systématisant — la structure califale de la ville d'Al-Manṣūr à Baġdād : la mosquée centrale (ġāmi') est ici définitivement excentrée. Jean-Claude Garcin l'a bien montré, l'idéologie s'inscrit clairement dans le tracé urbain ⁽²⁾.

En dessinant au Nord de la cité tulunide un rectangle rigoureux, les nouveaux maîtres de l'Égypte semblent avoir travaillé selon des méthodes qui deviendront universelles bien plus tard. Pourtant leur création n'a rien de comparable avec celles que l'on pourra rencontrer, quelques siècles après, en Europe. Le Caire n'est pas tout à fait Versailles ⁽³⁾ ... Si le pouvoir a su définir un cadre d'ensemble, il n'a pas cherché à maîtriser la croissance du tissu urbain en établissant un tracé strict de rues.

La création, toute volontaire qu'elle fût, a obéi dans son développement ultérieur à un processus de croissance fondé sur l'accolement des cellules d'habitat et non pas sur la rigueur des tracés viaires, ce qui ne signifie pas que les quartiers

⁽¹⁾ Malgré des études ponctuelles précises comme celles de Ravaisse (P.), « Essai sur l'histoire et la topographie du Caire d'après Makrizi » in *Mémoires Publiés par les Membres de la Mission Archéologique française au Caire*, (1887) pp. 410-480, (1890) pp. 33-114; ou de Salmon (G.), « Etudes sur la topographie du Caire : la Kal'at al-kabch et la birkat al-fil », in *Mémoires publiés par les Membres de la Mission Archéologique française au Caire*, Le Caire 1902, t. VII, 135 p. Plus récemment, il faut signaler les divers articles de Marthelot (P.) dont « Le Caire, nouvelle métropole », *Annales Islamologiques* VIII, Le Caire 1969; de Raymond (A.) dont « Le Caire au XVIII^e

structures et fonctions urbaines », *CLOS*, Aix-en-Provence 1977, ou de Hamdam (G.), *Studies in Egyptian Urbanism*, Le Caire 1959. Mais il s'agit surtout d'études sociales ou relativement générales. Il en va de même des études d'A.R. Zaki ou de Ḥasan 'Abd al-Wahhāb.

⁽²⁾ Garcin (J.C.), « La ville sunnite », cours inédit, Aix-en-Provence 1975, dont il faut espérer au moins une publication partielle.

⁽³⁾ Versailles ne se limite pas à son château; c'est aussi toute une ville. Cf. Castex-Panerai, *Versailles* (éd. du Moniteur), 1980. Cf. aussi Boudon (Ph.), *Richelieu ville nouvelle* (Paris, Dunod), 1978.

créés alors ne possédaient aucune structure⁽¹⁾. S'il est vrai que pour les périodes médiévales et ottomanes l'urbanisme lui-même nous échappe en grande partie — car la hiérarchie des ruelles ('atfa), des rues (darb) et des artères (šāri') est relativement difficile à reconstituer — nous croyons pouvoir dire, à la suite des études menées jusqu'à aujourd'hui, que les demeures des hauts personnages — autour desquelles se développaient immédiatement des îlots d'habitat dense — définissaient souvent les points de peuplement. Les « quartiers de résidence aristocratique »⁽²⁾ suscitaient aussitôt une attirance populaire et on assistait à une mise en continuité des immeubles dont la forme seule pouvait varier. Ce mode d'accroissement n'exigeait aucune similitude des bâtiments et impliquait la prééminence de l'habitat sur le tracé des rues. Ce phénomène a marqué l'ensemble du développement du Caire jusqu'au XIX^e siècle : c'est autour des palais de Giza, Rôḍa, Šubra ou Qubba que se développèrent les quartiers qui portent ces noms.

Il apparaît que, malgré une nette volonté directrice, répondant à des besoins sociaux et politiques, le pouvoir n'a pu imposer de lui une image rigoureuse et monumentale. Cela ne signifie pas absence d'ostentation mais simplement absence de géométrie. Ce n'était pas tant la mise en perspective d'une demeure que sa perfection technique qui la marquait (construction en pierre, portail, encorbellements)⁽³⁾. Les formes de la ville, surgies de l'enchevêtrement des ruelles, naissaient en grande partie de la variété de l'habitat, autrement dit la typologie architecturale était génératrice, à elle seule, de forme. Ainsi s'explique certainement une grande partie des sensations vécues par les voyageurs jusqu'aux temps modernes : Le Caire est une autre ville, aux règles qui ne peuvent qu'échapper à un occidental — même du XVII^e siècle. Et cette différence est fondamentale car elle porte en elle toute l'évolution récente : la morphologie urbaine moderne a entraîné une rupture fondamentale tant au niveau architectural qu'au niveau social.

⁽¹⁾ Renvoyons ici aux articles de Raymond (A.), « Le Caire au XVIII^e siècle : structures et fonctions urbaines » (*op. cit.*) et « Le Caire » in Coll. *L'Égypte d'aujourd'hui, permanences et changements*, ch. IX, Paris 1977.

⁽²⁾ Raymond (A.), « Essai de géographie des quartiers de résidence aristocratique au Caire au XVIII^e s. », *JESHO*, (VI 1963),

pp. 58-103.

⁽³⁾ Les études de J. Revault et B. Maury, *Palais et Maisons du Caire du XIV^e au XVIII^e s.*, IFAO, Le Caire, 3 vol., (1975-1979), apportent une documentation essentielle que viendront synthétiser des textes de J.C. Garcin et A. Raymond pour l'édition destinée au CNRS.

LE NOUVEL URBANISME

En effet — dès la mise en place de plans modernes et la création d'une cité nouvelle — on travailla selon une méthode aujourd'hui presque universelle. Il s'agissait de lotir et d'assujettir l'homogénéité des constructions à celle de l'urbanisme. La règle ne fut plus : continuité des constructions et discontinuité des formes, mais au contraire : discontinuité des constructions et continuité des formes. Du coup l'ensemble de la structure urbaine fut modifié, et c'est en partie ce que l'on nomme — à fort mauvais escient — l'urbanisme « colonial ».

L'origine de ce mouvement est perceptible en Egypte dès le début du XIX^e siècle, lorsque Muḥammad ʿAlī entreprit de créer au Caire et, surtout, à Alexandrie un certain nombre de grandes artères. Pour un européen on ne pouvait « donner le nom de rues à un désordre de maisons fort basses, pour la plupart construites de boue, percées irrégulièrement de rares ouvertures, et n'observant aucun alignement » ⁽¹⁾. Et Muḥammad ʿAlī, pour des raisons certes militaires mais aussi culturelles, entreprit de redéfinir, dans la mesure du possible, l'espace urbain. Selon Linant de Bellefonds « (il) fit faire (à Alexandrie) premièrement une grande voie de communication et la fit macadamiser : c'est celle qui de la porte de Rosette va jusqu'à Ras el Tin en passant par la place Mohammed Ali » ⁽²⁾. On tenta de créer alors un réel alignement des bâtiments. La grande place d'Alexandrie se vit transformer sous la forme d'un parallélogramme avec, en son centre, un obélisque. Les maisons qui l'entouraient étaient bâties régulièrement et hautes de deux étages.

Au Caire, à partir de 1820, ce même souci apparut. Dès 1816 Muḥammad ʿAlī avait ordonné de faire démolir toutes les maisons qui menaçaient ruine et de les faire reconstruire ⁽³⁾. Puis on entreprit de nettoyer les montagnes d'ordures qui barraient parfois les ruelles : en 1827 Ibrāhīm Paša fit niveler les décombres

⁽¹⁾ Champollion, *Bibliothèque Egyptologique* XXI, p. 22.

⁽²⁾ Linant de Bellefonds, *Mémoires sur les principaux travaux d'utilité publique exécutés en Egypte depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours*, Paris 1872-1873, p. 604.

⁽³⁾ Nombreuses références dont Ġabartī,

ʿAḡāʾib al-āṭār, 4 vol., Būlāq 1297 H., IV, p. 253; Clerget (M.), *Le Caire, étude de géographie urbaine*, Le Caire, 2 vol., 1934, I, p. 192 et Wiet (G.), *Mohammed Ali et les Beaux Arts*, Le Caire, Dar al-Maʿāref, sans date.

au sud de Qaṣr al-ʿAynī⁽¹⁾. C'est lui qui intervint auprès de son père pour appuyer toute une série de projets qui furent alors présentés. Ainsi commença-t-on à drainer l'Ezbekiyya et à le transformer en jardin, tandis que le vice-roi « ordonnait aux habitants de peindre en blanc les façades des maisons »⁽²⁾. A l'intérieur même de la nouvelle place on traça trois artères bordées d'arbres qui devaient desservir plusieurs avenues alors projetées. Elles ne furent réalisées que beaucoup plus tard, sauf la rue Neuve du Muskī, commencée en 1845, qui devait permettre de dégager l'accès Est de la cité. Sa construction se heurta néanmoins à des résistances, et le projet initial (douze mètres de rue et — de chaque côté — une galerie de trois mètres) fut repoussé⁽³⁾.

C'est donc seulement sous Ismāʿīl Paşa que l'on passa aux réalisations effectives. Ce n'est qu'après 1860 — et jusqu'en 1880 — que les grandes artères furent construites, que la rue Neuve fut prolongée, et surtout que l'on réalisa l'extraordinaire trouée de la rue Muḥammad ʿAlī, rejoignant l'Ezbekiyya à la Citadelle, et ouvrant une perspective sur la mosquée de Sulṭān Ḥasan.

Il nous paraît néanmoins que le règne du premier vice-roi a marqué un changement de cap extrêmement important dans le regard porté sur la ville. Même si les réalisations furent lentes, les divers concepts de l'urbanisme aménagé pénétrèrent les esprits des dirigeants égyptiens. C'est alors qu'on vit apparaître l'idée d'une redistribution de l'espace urbain avec des quartiers résidentiels à l'Ouest et une certaine concentration des industries au Nord-Est de Būlāq. C'est avant Ismāʿīl qu'un certain nombre de textes organisèrent une réelle numérotation des rues et que l'on entreprit d'élargir les artères principales. Toute la période 1850-1880 ne fit que précipiter le mouvement : dégagement d'Ibn Tūlūn, dégagement de la mosquée de Sulṭān Ḥasan, création des quartiers de ʿAbdīn, ou d'Ismāʿīliya⁽⁴⁾. La colonisation, à proprement parler, ne changea rien. Le comblement du Ḥalīğ, en 1899, était logique, de même que l'élargissement de la place Sayyida Zaynab ou la création de nombreuses avenues. En même temps on tentait de dégager les mosquées principales.

(1) Linant de Bellefonds, *op. cit.*, p. 615.

(2) Lane, *The manners and customs of the Modern Egyptians*, Everyman's Library, London, p. 6 et 563, notes.

(3) On trouvera en annexe le plan de cette première réalisation (Pl. XX, repère 4) (Linant de Bellefonds, *op. cit.*, p. 604).

(4) Clerget (M.), *op. cit.* I, p. 190 et sq.

De tels travaux nous semblent essentiels à rappeler car il faut bien en montrer les tenants et les aboutissants.

— Tenants : il n'y a pas eu, à proprement parler, de « rêve d'hausmannisation », comme le dit M. Clerget dans son maître livre sur Le Caire⁽¹⁾. En effet le mouvement est plus profond et plus ancien. Certes l'administration du Tanẓīm ne fut créée qu'en 1879, mais elle avait été esquissée dès Muḥammad 'Alī, et les choix essentiels furent effectués bien avant la présence à Paris du célèbre préfet. En Égypte comme en France la volonté d'adapter la ville à une nouvelle structure économique et sociale est perceptible dès le début du XIX^e siècle.

— Aboutissants : deux des profondes transformations dues au nouvel urbanisme tiennent à la géométrie des plans et aux mises en perspective, phénomènes d'ailleurs liés. Le bâtiment important est isolé, au centre d'une place, au bout d'une grande artère. Il est par exemple certain que la Mosquée Sulṭān Ḥasan change fondamentalement de sens, d'un point de vue esthétique, avec l'édification de la Mosquée al-Rifā'. Certes cette mosquée, véritable pastiche à étudier comme tel, ne fut achevée qu'en 1912. Mais elle fut entreprise dès l'époque du khédivé Ismā'īl. Et il est évident que le but fut avant tout de susciter, par la création de deux immenses murs face à face, une étonnante perspective débouchant sur la Citadelle, et doublant la première perspective créée par la rue Muḥammad 'Alī⁽²⁾. La géométrie de l'ensemble était assurée par la parfaite régularité des bâtiments riverains frappés d'alignement.

De ces choix urbanistiques, les divers tracés du XIX^e siècle témoignent tous. Au Caire même, la place de l'Ezbekiyya devient le centre à partir duquel s'organise en étoile tout un réseau d'avenues⁽³⁾. Bientôt sera mis en place un système de lotissements qui permettra à la ville de se développer selon une structure en nébuleuse à partir de multiples ronds-points. L'espace ainsi découpé devient un espace fini. On ne peut plus guère, malgré l'extrême extension du Caire au XIX^e siècle,

(1) *Ibid.* I, p. 155.

(2) Les documents photographiques présentés en annexe montrent l'évidence des choix. Un regard sur un plan actuel fait apparaître immédiatement la rectitude de la rue entre la Mosquée et la place. C'est une des seules

réalisations aussi rigoureuses dans le cœur du Caire ancien (Pl. XXI, A-B).

(3) Cf. le plan déjà signalé (Pl. XX). Sur l'histoire de l'Ezbekiyya : Wiet (G.), « Fêtes et jeux au Caire », *Annales Islamologiques* VIII, 1969, pp. 99-128.

analyser le déplacement des pôles industriels pour suivre celui de la population ⁽¹⁾. Les quartiers étant strictement planifiés, il ne saurait plus y avoir de telles interférences. Lorsqu'on lotit Zamalek ou Méadi (al-Ma'ādī), l'Ismā'īliya ou la Tawfīqiyya, on trace sur le sol, avant même toute réalisation, un carroyage précis et l'on sait exactement ce qui va être édifié. Ces faits permettent de restituer à leur juste place les créations strictement ex-nihilo et à proprement parler coloniales. Si nous prenons l'exemple de la ville d'Ismā'īliya, le premier noyau urbain est centré sur la gare, signe des temps plus que d'une domination politique. Sur celle-ci débouchent trois artères, l'ensemble du plan étant formé de rectangles réguliers ⁽²⁾. Plus tard, à Héliopolis, la compagnie du baron Empain suscitera un plan tout à fait comparable dans son esprit, plan géométrique qui cherchera à mettre en valeur les perspectives. Ainsi l'axe Nord-Sud de la nouvelle ville sera-t-il une immense avenue offrant — à l'époque ... — le spectacle des Pyramides, tandis que le champ Nord sera arrêté par l'érection d'une énorme cathédrale. L'aspect colonial est ici certes dominant, mais les choix fondamentaux sont déjà perceptibles en Egypte depuis près d'un demi-siècle. Les exemples de cette sorte seraient innombrables; ainsi d'Alexandrie ou des projets d'une ville (du reste non réalisée) à Silsilah près de Kom Ombo. Dans tous ces cas, des modèles urbanistiques occidentaux existent certes, et on peut tenter, nous l'avons fait pour Héliopolis ⁽³⁾, de les identifier. Mais ils correspondent à un changement profond de conception de l'urbanisme qui dépasse largement le cadre de la domination occidentale ⁽⁴⁾ : il y a maintenant prééminence du tracé des voies sur l'extension de l'habitat.

⁽¹⁾ Raymond (A.), « Le déplacement des tanneries à Alep, au Caire, et à Tunis à l'époque ottomane : un 'indicateur' de croissance urbaine », *Revue d'histoire maghrébine*, N^{os} 7-8; (Janvier 77), pp. 192-200.

⁽²⁾ Cf. le plan présenté en Annexe du premier noyau d'Ismailia (Pl. XXII). La ville s'étendra principalement au Nord puis à l'Ouest.

⁽³⁾ Ilbert (R.), *Héliopolis, 1905-1922, genèse d'une ville* (à paraître au CNRS, 1981),

thèse de doctorat de 3^e cycle soutenue en déc. 1979.

⁽⁴⁾ Il serait instructif d'établir une anthologie des incompréhensions dues au décalage entre la conception traditionnelle de l'urbanisme et celle du XX^e siècle. M. Clerget en arrivait à écrire (*op. cit.* I, p. 253-254) que « l'Islam est incapable de s'adapter à la ville », ce qui d'un strict point de vue historique est absurde.

CONSÉQUENCES ARCHITECTURALES

Cette nouvelle conception de l'urbanisme entraîne avec elle une nouvelle conception de l'architecture. En effet, privilégiant la perspective, elle doit privilégier aussi l'alignement des bâtiments et leur similitude. Ce phénomène est maintenant relativement bien connu en Europe où il se développe au même moment ⁽¹⁾. C'est ce que nous avons appelé précédemment la continuité des formes et la discontinuité des constructions. Au niveau de la typologie des bâtiments, cela se marque par la substitution de la barre d'immeubles à l'îlot initial.

Cet îlot n'a pas encore — à notre connaissance — été étudié en tant qu'entité pour l'Égypte Islamique alors que certaines études le font apparaître en Syrie et au Magreb ⁽²⁾. A l'heure actuelle, nous pouvons dire que sa réalité est moins évidente en Égypte qu'ailleurs — du fait de l'existence de nombreux immeubles de rapport —, mais qu'elle pourrait sans doute être démontrée, et expliquerait en partie la personnalité très marquée des divers quartiers du Caire.

Toujours est-il que les nouveaux quartiers, comme les nouvelles créations urbaines procédant par lotissements, favorisent un découpage systématique et symétrique de l'espace construit. Un des exemples les plus frappants de cette préférence accordée à la barre sur l'îlot nous semble se trouver à Héliopolis, dans les enfilades d'immeubles similaires. Mais on peut trouver cela aussi rue Muḥammad 'Alī ⁽³⁾, ou à Ismā'īliya dans les immeubles destinés aux ouvriers de la Société du canal.

On le voit, nous ne différencions pas, ici, les réalisations strictement coloniales des réalisations antérieures. En effet, les règles et modèles de ce que nous appellerons pour le moment, faute de mieux, l'urbanisme logique nous paraissent traverser cette fracture. Ils sont dictés, non par une politique, mais par le mode

⁽¹⁾ En particulier : Castex (J.), Depaule (J.Ch.) et Panerai (Ph.), *Formes urbaines : de l'îlot à la barre*, Paris 1977.

⁽²⁾ David (J.C.), « Alep, dégradation et tentatives actuelles de réadaptation des structures urbaines traditionnelles », *Bulletin d'Études Orientales*, 1977, XXVIII, pp. 19 à 50.

Lowy (P.), « Les villes fermées d'Afrique du Nord », *L'espace géographique* IV, N° 1, 1975.

⁽³⁾ Le document annexé (Pl. XXIII) ne donne qu'une image bien imparfaite de ce que fut la réalisation de cette avenue, dont l'architecture se voulut très homogène et rigoureuse. Elle date de la fin du règne d'Ismā'il, mais il semble y avoir eu des projets de cet ordre dès les années 1847. Sur ce sujet, cf. Ḥasan 'Abd al-Wahhāb, *Taḥṭīṭ al-Qāhira wa-tanzīmu-hā munḍu naṣ'atihā*, p. 24 note 1.

d'implantation choisi. Ainsi les diverses réalisations furent effectuées dans le cadre d'entreprises de lotissements. Or le fait de lotir conduit à un travail d'arpentage précis qui découpe le sol à bâtir de façon géométrique et à peu près égale en vue de la vente. La stratégie est somme toute simple : la vente de lots viabilisés à bâtir, ou la vente d'appartements en immeubles. Tout entrepreneur aura donc intérêt à travailler par tranches, avec des blocs présentant des formes plus ou moins identiques. D'autre part, chaque réalisation étant intégrée à un ensemble devra en respecter les règles. D'où deux phénomènes non contradictoires : le lotissement favorise la continuité des formes, mais aussi — du fait de la parcellisation — quelques implantations détachées, telles villas ou monuments. L'originalité de la forme doit en effet être contenue dans des limites étroites : celles du lot. Au milieu de celui-ci, et les règles de base (alignement, perspective) n'étant pas abandonnées, on peut édifier une construction de forme différente.

Dans cet espace fini, et même clos comme celui de Garden City, l'architecture n'a plus du tout le même sens que dans l'espace urbain traditionnel islamique. S'il y a des monuments dans Le Caire islamique, il n'y a pas de monumentalité de la ville au sens où il y a monumentalité des places baroques, italiennes ou françaises. Par contre la monumentalité devient une donnée fondamentale dès que l'on veut organiser un plan en termes de pleins et de vides.

Lorsque l'architecte Jaspars conçoit le plan de la place centrale d'Héliopolis, il doit penser à l'architecture de ses immeubles comme à une architecture à voir de loin, à voir de face ⁽¹⁾. D'où le rôle, qui devient essentiel, du rythme des façades principales, des balcons, des moulages. D'où aussi le rôle essentiel du jardin, non plus derrière mais devant, mettant en valeur la villa tout en la protégeant. Bien sûr, il y a le cas de Garden City, au tracé en arcs de cercle ⁽²⁾. La villa, le

⁽¹⁾ La place de la Cathédrale (Pl. XXIV) était le centre de gravité d'Héliopolis avec 190 m. de large sur 250 m. de long, immense zone non bâtie en plein cœur de la ville vers laquelle convergeaient sept avenues. La recherche architecturale des façades (voir document annexé) vise à meubler cet espace et on a recours à toutes les techniques des grandes places occidentales : décrochements en hauteur

(ici faux minarets), arcades, loggias qui animent les façades.

⁽²⁾ Garden City, dont on trouvera ci-après une partie du plan (Pl. XXV), ne fut véritablement lotie qu'après 1914. Son tracé rompt avec le plan en damier des quartiers administratifs qui lui sont accolés. C'était au départ une zone très résidentielle, réservée à la classe au pouvoir, égyptienne et surtout étrangère.

palais, l'immeuble se découvrent à un détour et non au bout d'une rue. Comme un jardin à l'anglaise, un tel plan correspond — nous semble-t-il — non à un type différent mais à une sophistication accrue du modèle.

La ville ainsi formée est donc une ville très différente de celle qui lui servit de noyau. On comprend que tous les professionnels du bâtiment à qui Ismā'il proposa de travailler sur la rénovation du Caire « historique » finirent par proposer des projets absolument irréalisables. Dans leur obsession des espaces ouverts, des places, des perspectives, ils ne pouvaient tolérer la subsistance d'un dédale fondé sur un autre ordre, c'est-à-dire sur l'existence d'îlots et la mixité des formes. On pourrait en trouver un exemple caractéristique avec le cas d'Hector Horeau, à qui Ismā'il demanda un plan pour Le Caire et dont le projet aboutissait à la destruction systématique de la quasi-totalité de la ville fatimide. Il faut préciser que la première description qu'il avait donnée du Caire était sans appel : « les rues du Caire (sont) sans nom, sales, tortueuses, et non pavées, extrêmement étroites ... elles ressemblent à des couloirs bordés d'arbres et de maisons » ⁽¹⁾. Ceci dit, n'oublions pas qu'il s'agissait après tout d'un phénomène très général. Qu'écrivait Haussmann de Paris ? Et quels étaient, en 1830-1833, les projets sur Athènes ⁽²⁾ ? Le néo-classicisme dans lequel baignait alors l'Europe n'épargna pas l'Égypte qui subit en même temps le choc de l'urbanistique baroque et de la rigueur positiviste.

L'ESPACE REMODELÉ

Une telle rupture dans les conceptions de l'urbanisme entre le XVIII^e siècle et le XIX^e siècle montre l'importance des rapports existant entre morphologie urbaine et typologie des bâtiments. Un glissement lourd de conséquences s'effectue de l'îlot traditionnel à l'immeuble standard et à la villa, et ce fait a nécessairement des répercussions sur la totalité de l'espace vécu et la pratique des habitants. Dans le cas de la ville islamique (du Caire fatimide au Caire ottoman) on commence

⁽¹⁾ Texte in Wiet (G.), *Mohammed Ali et les Beaux Arts* (op. cit., p. 75). Nous sommes en train de réunir la documentation d'archives sur les études d'Hector Horeau au Caire.

⁽²⁾ Le cas d'Athènes est très remarquable. Cf. Tsiomis (Y.), *Triste Athènes, 1830-1833; des raisons de la naissance d'une ville nouvelle au 19^e siècle* (mémoire, déc. 1979, en cours de publication).

à savoir quel était l'espace vécu. On a pu récemment dresser une hiérarchisation de cet espace, en faire ressortir les parties publiques et privées ⁽¹⁾. Or il est certain que la substitution de la barre à l'îlot et le détachement des diverses implantations ont eu en premier lieu pour effet l'inscription dans l'espace d'une différenciation sociale qui n'avait jamais été aussi nette dans la géographie de la ville.

En effet la constitution d'immeubles entraînait un certain nombre de contraintes que les formes architecturales traditionnelles évitaient. Elle signifiait d'abord la généralisation de l'appartement, car il devenait difficile de concevoir une petite maison particulière, ou alors cela demandait l'obtention de grands espaces à faible prix, chose introuvable au Caire. De telles réalisations ne purent voir le jour que dans les zones excentriques (Héliopolis) ou dans les villes nouvelles du Canal. Ailleurs il fallut se contenter d'appartements de type habituel, qui — dans le contexte que nous avons décrit (le lotissement) — se devaient d'être standards. Une certaine hiérarchisation pouvait subsister dans la disposition par étages, mais au total, et comme à Paris, on choisit la solution simple qui consistait à créer des ensembles plus ou moins socialement homogènes. Lorsque la société Baehrens lotit Zamalek, les appartements proposés firent nécessairement de ce quartier un ensemble luxueux, et il en avait été de même auparavant pour Garden City. Par contre le quartier de 'Abdīn se trouva destiné aux catégories moyennes. Dans les cas où un plan d'ensemble existait — Ismā'īliya et, plus tard, Héliopolis — la société privée établit elle-même un zonage. Ainsi la Compagnie de Suez sépara-t-elle le quartier des immeubles pour employés subalternes et celui des villas pour cadres, phénomène visible dès la lecture du plan dans la forme des lots et la place accordée aux espaces verts. Plus nettement encore, à Héliopolis, nous avons pu faire apparaître des différenciations assez précises, en tenant compte des lots et des règles générales concernant les retraits sur rues ⁽²⁾. Dans ces

⁽¹⁾ Revault (J.), « Espace comparé des habitations citadines du Caire et de Tunis entre le XVI^e et le XVIII^e siècles », *Annales Islamologiques* XV (1979). Voir aussi la thèse de Madame Mona Zakariya.

⁽²⁾ Ilbert (R.), *Héliopolis*, *op. cit.* Nous présentons en document une carte synthé-

tique (Pl. XXVI). Si l'on tient seulement compte du plan-masse, la structure de la ville apparaît clairement à travers les espaces verts et la réglementation des retraits sur rue. Le calcul de la zone de recul était fonction de la largeur de la rue et du type de quartier. Sur les voies passantes aucun recul n'était prévu, par contre

conditions, la ségrégation sociale qui ne s'inscrivait guère que dans l'architecture (laissons de côté les résidences d'été des émirs) apparut immédiatement dans le plan même de la ville, créant une coupure nouvelle et pas plus artificielle en Egypte qu'en Europe ...

Mais les transformations subies par l'espace vécu furent sans doute plus violentes en Egypte qu'ailleurs, car la nouvelle planification urbaine entraînait un mode de vie radicalement différent, et elle n'avait pas été préparée, comme en France ou en Italie, par un long mouvement de rénovation urbaine qui, depuis le XVII^e siècle, avait habitué à considérer la symétrie et l'ordre comme une donnée des villes. Au Caire, toute la vie de quartier telle qu'on a pu encore la reconstituer dans la Gamaliyya ⁽¹⁾, devint d'un coup impossible. Ce n'est pas un hasard si, parallèlement à la nouvelle structure urbaine, se développa une vie sociale centrée sur les clubs créés de toutes parts après les deux pionniers : le « Guezira Sporting » de Zamalek et l'« Héliopolis Sporting ». En effet, le club favorisait un certain repliement des groupes sociaux, surtout dominants, sur eux-mêmes; ce renfermement s'exprimait bien sûr par les droits d'entrée élevés, mais aussi par toute une série de signes moins perceptibles qui faisaient de l'adhérent le membre d'une famille. Nous avons pu noter une véritable « endogamie » entre les membres du Club d'Héliopolis qui avaient par ailleurs suivi les cours d'écoles similaires et vivaient dans le même quartier.

En réalité, la structure urbaine portait en elle un modèle et ce modèle signifiait copie. Le modèle était celui de l'urbanisme monumental occidental. Et la copie tenait dans l'unique possibilité offerte aux habitants de se conformer à la division traditionnelle de l'espace habité en Occident. Bien sûr cela ne put qu'entraîner des problèmes d'inadaptation. Les formes de l'habitat traditionnel, d'après ce que l'on peut en savoir ⁽²⁾ laissaient une large place à la vie privée; on séparait la salle de réception et la salle commune réservée aux familiers. D'autre part l'espace-logement n'était pas conçu aussi nettement qu'aujourd'hui en termes

dans le quartier des villas le recul pouvait atteindre 12 mètres avec des haies vives aux limites de chaque parcelle. Grâce à l'étude des archives, nous avons pu vérifier nos conclusions à l'aide d'autres données. Pour Ismaïlia, voir Pl. XXII.

⁽¹⁾ Berque (J.), « La Gamaliyya depuis un siècle », *Congrès International sur l'histoire du Caire*, Le Caire - DDR (1972).

⁽²⁾ Revault (J.), ouvrages cités, et Zakariya (M.), « Le rab' de Tabbāna », *Annales Islamologiques* XVI (1980), pp. 275-297.

de chambres. Par contre, tous les appartements en vente ou en location dans la seconde moitié du XIX^e siècle, bien que privilégiant la « réception », étaient découpés de la même façon : chambres, cuisine, toilettes et séjour. Pour pallier ces inconvénients, un certain nombre de promoteurs firent des tentatives originales. On vit paraître plusieurs études sur le plan de « la maison égyptienne » ⁽¹⁾, puis on conçut quelques appartements à « salamlik », avec des fenêtres en mašrabiyya. Mais ce fut un échec. Ces appartements furent peu occupés et chaque fois les mašrabiyya furent arrachées. La raison en est évidente. Devant la domination absolue du modèle, il n'y avait aucun moyen de transiger : ces plans apportaient — malgré la bonne foi certaine des promoteurs — une ségrégation supplémentaire qui ne pouvait être tolérée. De plus ils ne pouvaient qu'entraîner une impression de placage, l'immeuble étant extérieurement parfaitement identique aux autres, les balcons seuls se trouvant surmontés de bois tourné.

CONCLUSIONS

Un tel phénomène eut deux conséquences essentielles. D'une part le décor devint l'ultime refuge de la fantaisie. En effet, dans un cadre urbanistique et architectural très contraignant, il ne fut plus possible que de jouer sur les formes, de donner des allures théâtrales aux constructions : ce n'est pas un hasard si les années 1850-1930 furent le siècle de l'éclectisme ⁽²⁾. On n'était pas encore totalement dominé par le modèle fonctionnaliste qui éclatera au Caire avec la Cité Nasr. Il y avait donc placage sur des structures tout à fait « standard » de formes empruntées à l'Égypte Islamique comme à l'Inde des Maharadjas. Les créneaux tulunides voisinèrent avec les stucs 1900 et avec les dômes mamlouks, de Garden City à Héliopolis. L'architecture comme la ville devinrent théâtre ⁽³⁾. Le faux-arabe et le faux-bourgeois se conjuguèrent pour donner naissance à un style.

⁽¹⁾ Parmi d'autres, citons Dowson (E.M.), « Plans of Egyptians Houses », *Cairo Scientific Journal*, vol. 1 (1906-1907); Richmond (E.T.), *ibid.*; Dumani (G.), « Pour modeler sur le visage ancien le visage nouveau du Caire », *Revue des Conférences françaises en Orient*, 1936, Le Caire.

⁽²⁾ Du titre de l'ouvrage collectif : *Le Siècle*

de l'éclectisme, Lille, 1850-1930, Le Moniteur, Paris-Bruxelles 1979.

⁽³⁾ Les documents annexés (Pl. XXVII, A-B) présentent deux exemples de cette forme de décor, où les lourds moulages le disputent aux colonnades, où « l'arabe » et « l'art nouveau » se confondent.

D'autre part, on a abouti — dans le cas du Caire au moins — à la superposition de deux villes. Mais il ne s'est pas agi, comme pour les vieilles cités occidentales, de l'intégration d'un noyau ancien dans une nouvelle agglomération. Il y a eu coexistence de deux ensembles gardant leur logique propre. Car, devant l'irréalisme des projets sur Le Caire historique, on a laissé subsister côte à côte la cité aux ruelles et celle aux ronds-points. La première n'a été traversée que de quelques artères, qui accentuent encore l'impression ressentie par plusieurs visiteurs devant « ces nouveaux bâtiments qui ne sont que décor d'exposition universelle »⁽¹⁾. Ainsi la rue Muḥammad 'Alī, avec ses immeubles à arcades ..., hauts de deux étages, cache-t-elle le maintien de tout le réseau traditionnel derrière ses façades⁽²⁾. Puis, l'environnement reprenant ses droits, le décor finit par se dégrader, jusqu'à ce que ne subsiste que l'arcade au-dessus de laquelle réapparaissent les toits de la vieille ville.

Ce qui est en cause ici c'est la compatibilité « de deux systèmes de régulation de la croissance urbaine : l'un — le mode médiéval — basé sur la typologie comme génératrice de la forme urbaine ; l'autre — le mode monarchique — basé sur une maîtrise globale du tracé urbain »⁽³⁾. Effectivement l'urbanisme suscité par Muḥammad 'Alī et perpétué depuis correspond à la mise en place d'un pouvoir politique fort et influencé par l'Occident. Les gouvernants ne cherchent pas seulement à créer un nouveau décor ; ils ne s'arrêtent pas qu'aux problèmes d'ordre esthétique. Pour Ibrāhīm comme pour Ismā'il ou pour les Anglais, il s'agit de maîtriser les transformations de la ville en imposant des tracés, c'est-à-dire en agissant sur l'architecture par le biais de la morphologie. Mais ce contrôle ne pouvait s'affirmer que dans des quartiers neufs. Ailleurs il aurait effectivement fallu détruire pour briser la dynamique interne de la ville, dont les processus de croissance échappent à tout modèle strictement urbanistique, qu'il soit baroque ou haussmannien⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Note manuscrite, Archives des Affaires Étrangères, NS, 82; 26/4/1911, Paris.

⁽²⁾ Renvoyons une dernière fois au plan de l'Ezbekiyya annexé ci-après (Pl. XX). Il fait apparaître le contact de deux paysages urbains. Plus au sud, l'avenue sert, il est vrai, aussi de séparation. A la hauteur du quartier de Ḥilmiya, l'Ouest est tracé de façon rigou-

reuse tandis qu'à l'Est subsiste l'ancien réseau. Aujourd'hui la rue Muḥammad 'Alī a perdu l'essentiel de son caractère.

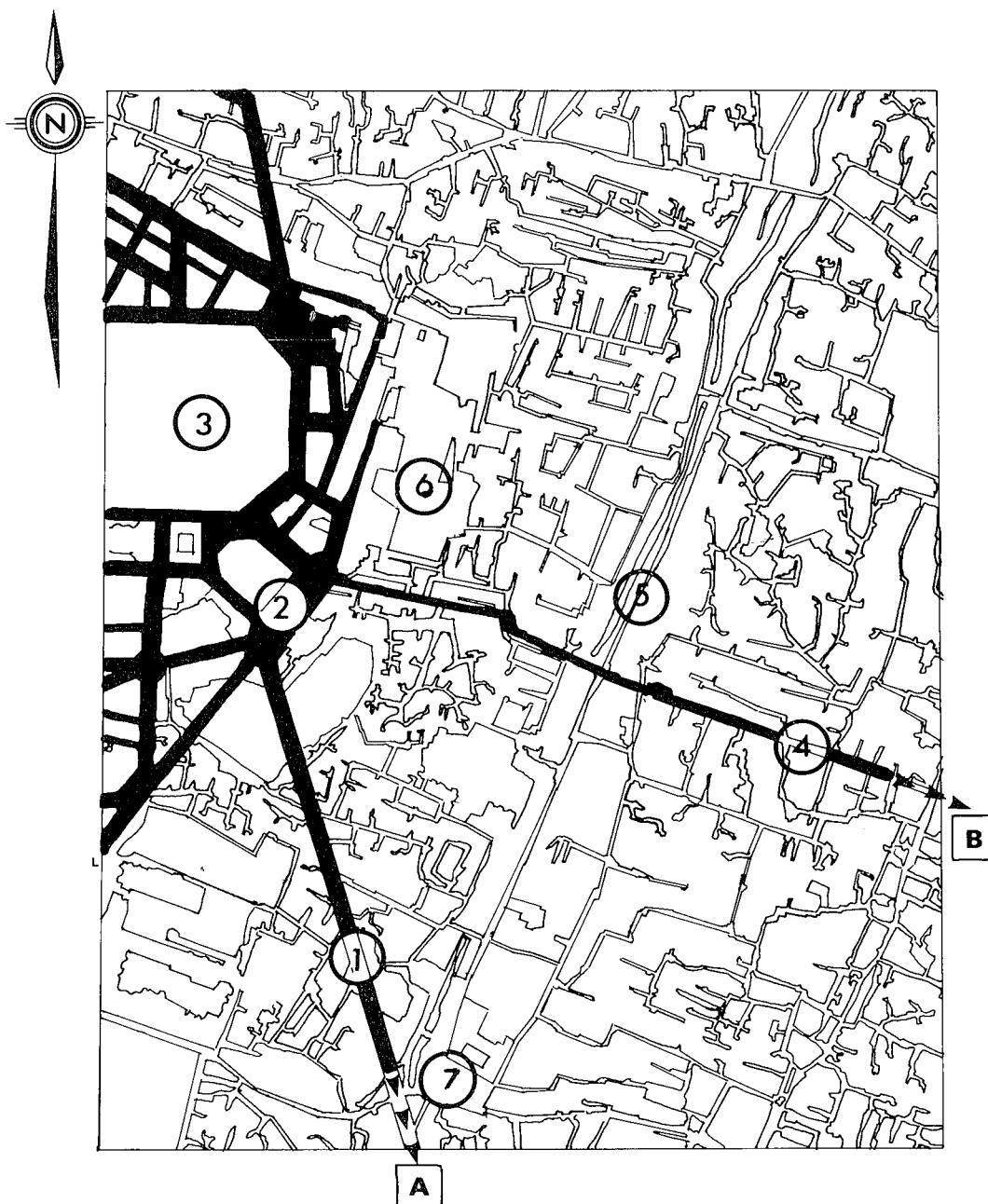
⁽³⁾ Chancel (J.M.), « D'une ville à l'autre » in *Marseille au XVII^e siècle (Catalogue des Archives Communales)*, Marseille 1980, p. 28.

⁽⁴⁾ Nous avons choisi dans ce texte de ne pas insister sur les rapports entre le pouvoir

Ce qui fait notre étonnement actuel c'est la subsistance des deux noyaux, avec leur vie propre et les influences respectives de l'un sur l'autre : la ville « politique » se prend dans la ville « biologique ». Ces deux structures urbaines qui coexistent sont régies par des règles si différentes que l'on ne peut appréhender de la même façon leur architecture. Les travaux du Comité instauré à la fin du XIX^e siècle pour la sauvegarde des monuments du Caire islamique s'inspiraient — ce qui n'enlève rien à leur valeur — d'une vision de la ville monumentale suscitée par le nouvel urbanisme et par la nouvelle structure sociale. L'échec partiel de la plupart des restaurations entreprises depuis tient à la même raison : la nouvelle morphologie urbaine a changé totalement la façon de concevoir et de vivre l'architecture, tant il est vrai que tout urbanisme est à l'image d'une société.

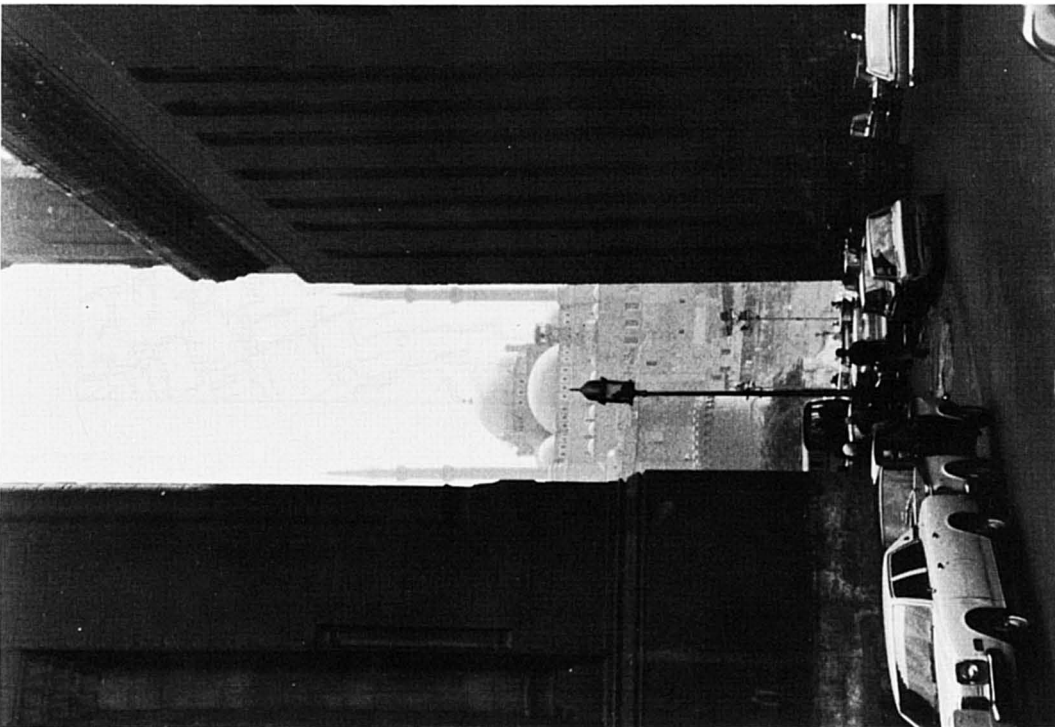
et la ville. Ce serait un autre sujet qui nécessiterait une tout autre analyse. Il nous fallait néanmoins signaler ce point essentiel, et rappeler combien tout modèle urbanistique fondé sur la monumentalité est aussi un modèle politique qui exige une volonté directrice.

C'est ce qui fait qu'Hausmann est bien plus un aboutissement qu'un point de départ. Sur l'urbanistique baroque, voir : Raymond (H.) et coll., *Urbanistique et Société baroques* (IERAU), Paris 1977.



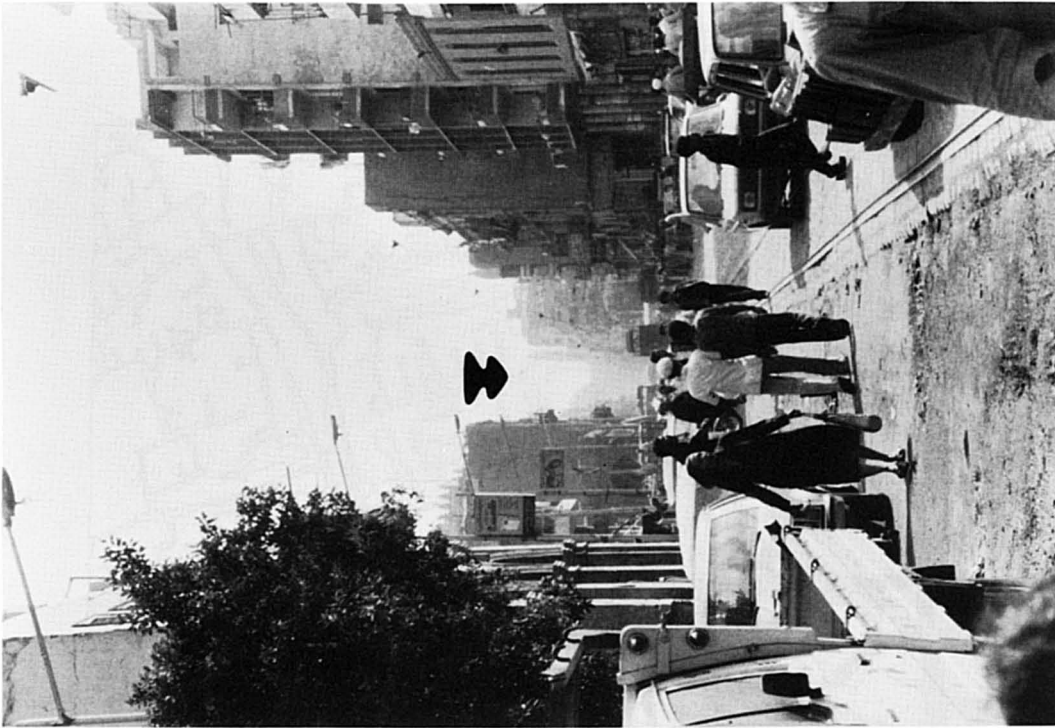
L'EZBEKIYYA : Nouveaux tracés et percées en tissu ancien.

- | | |
|-----------------------------------|--------------------|
| — Rues créées entre 1830 et 1880. | 3 Ezbekiyya. |
| A Vers la Citadelle. | 4 Rue Neuve. |
| B Vers al-Azhar. | 5 Ḥaliḡ. |
| 1 Rue Muḥammad ʿAlī. | 6 Jardin Rossetti. |
| 2 ʿAtaba. | 7 Bāb al-ḥalq. |

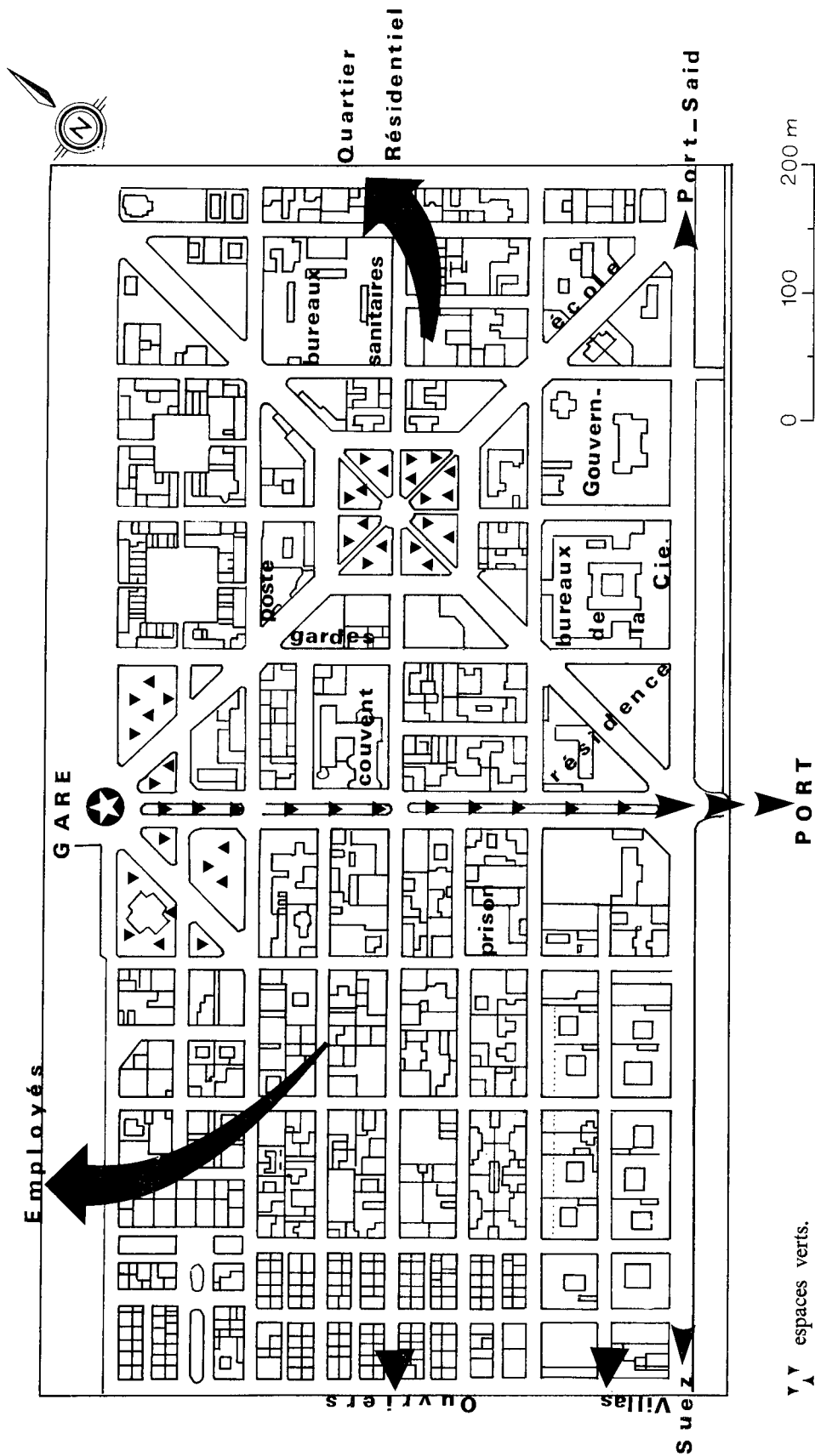


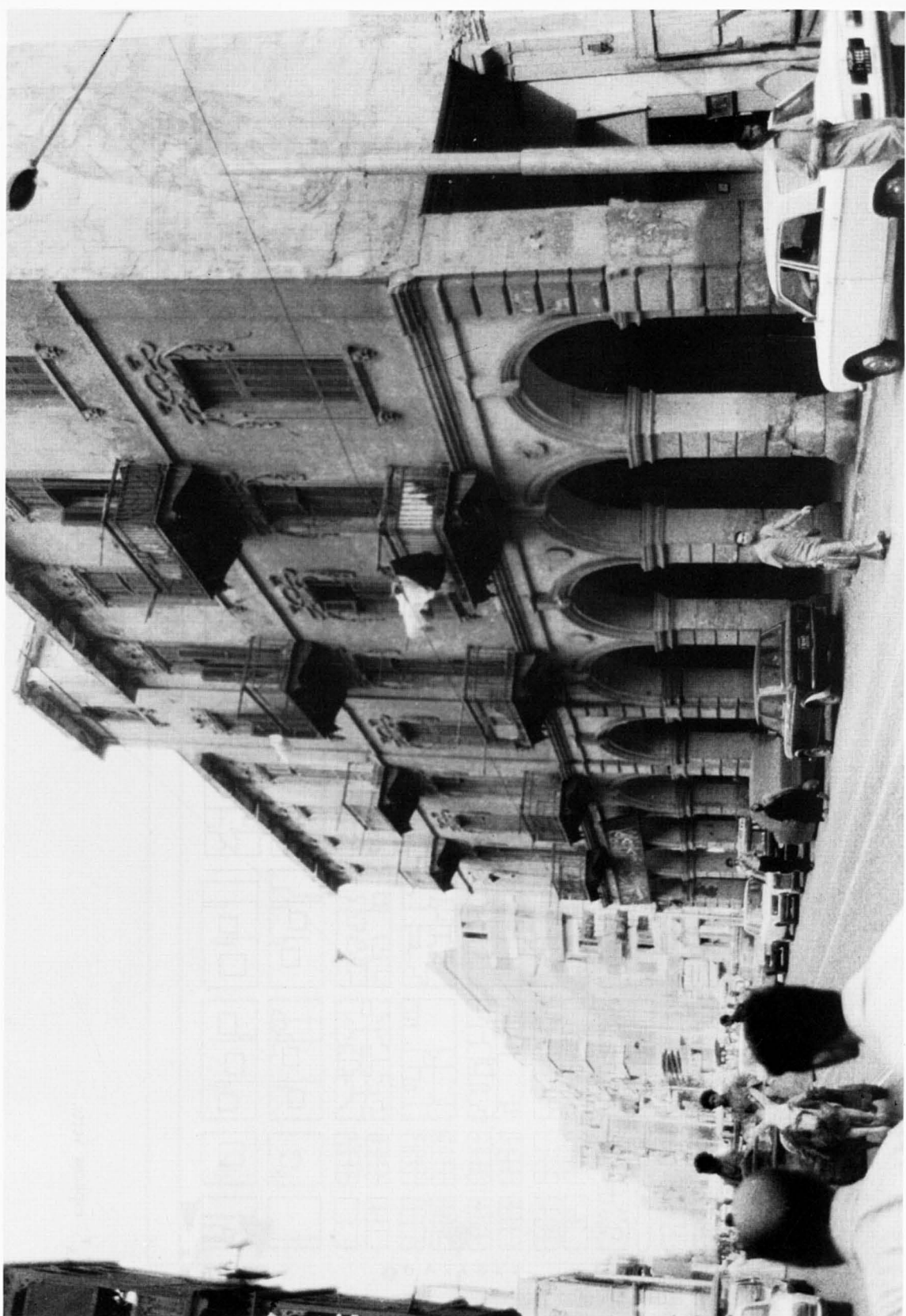
A. — Sultan Ḥasan et Al-Rifā'i. Perspective sur la Citadelle. (Photo R.P. Gayraud).

PERSPECTIVES

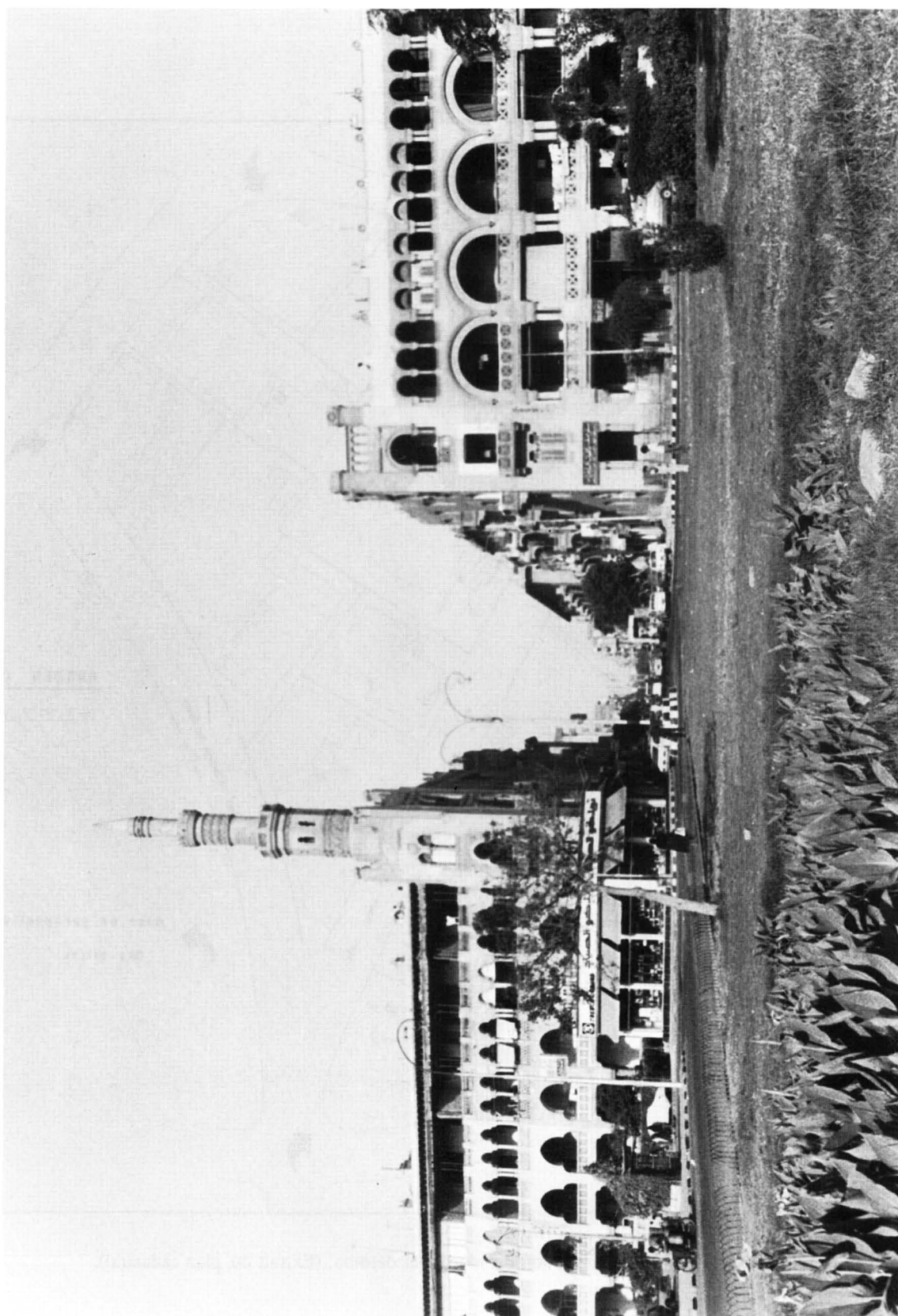


B. — Rue Muḥammad 'Alī et, au fond, mosquée Sulṭān Ḥasan. (Photo R.P. Gayraud).

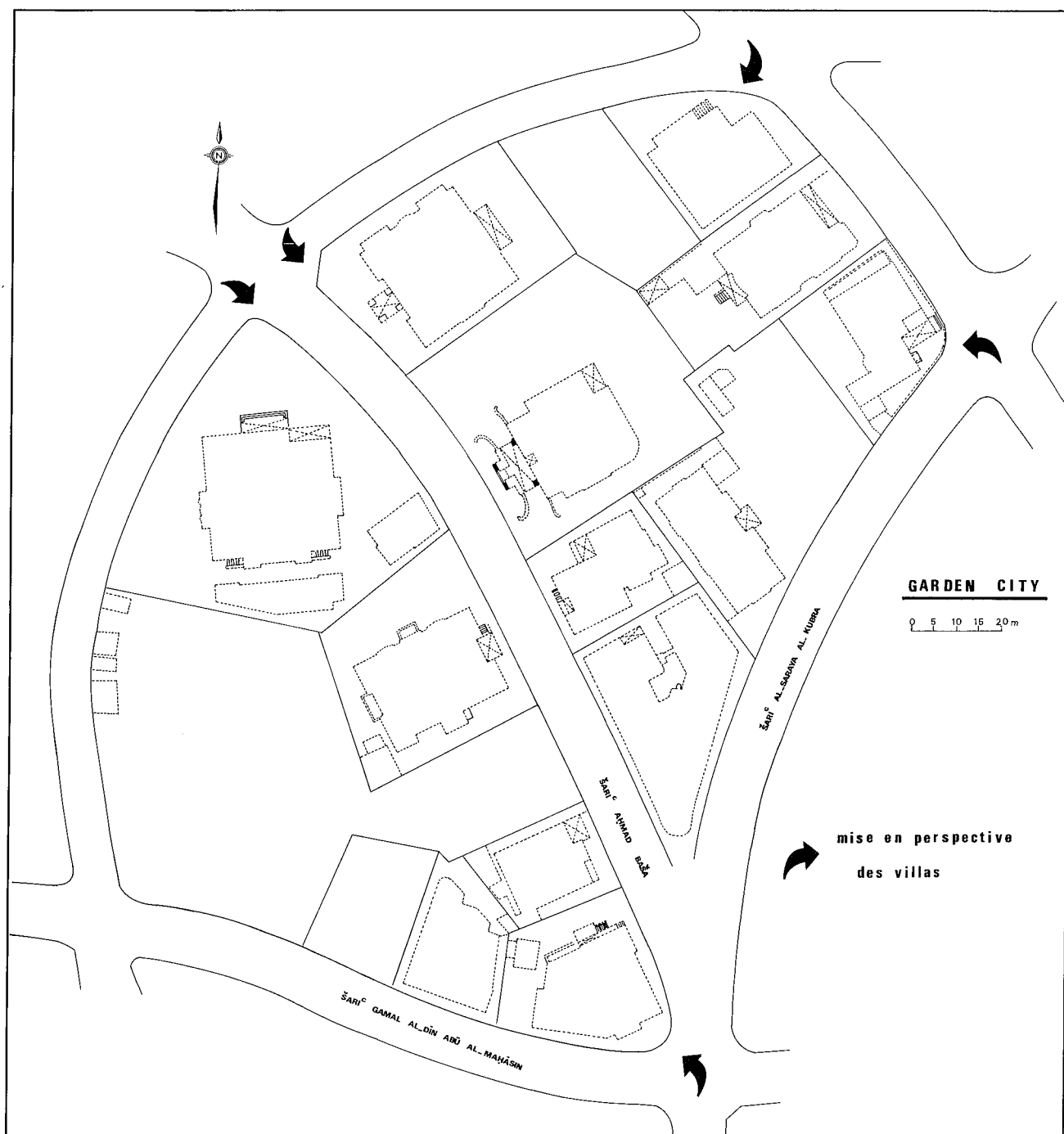




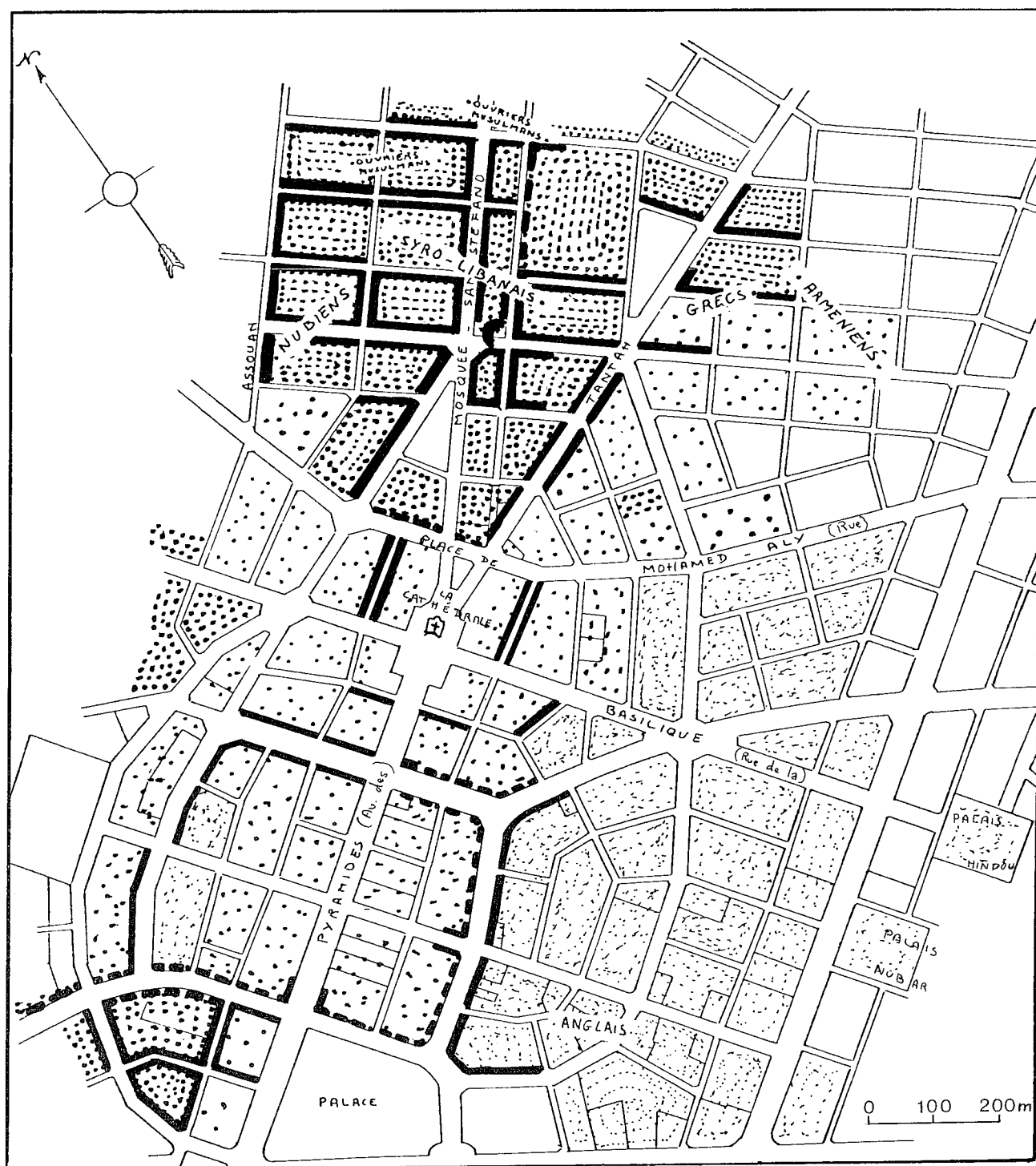
ALIGNEMENTS : Rue Muḥammad ʿAlī. Répétition d'éléments identiques. (Photo R. P. Gayraud).



URBANISME MONUMENTAL : La place de la Cathédrale à Héliopolis. (Photo R.P. Gayraud).



GARDEN CITY : Sophistication du modèle et détours. (Extrait du plan cadastral).



HÉLIOPOLIS : division et zonage.

- | | |
|----------------------------------|--------------------------------|
| Immeubles en alignement sur rue. | Immeubles à arcades. |
| Faible densité et catégorie I. | Densité moyenne, cat. II, III. |
| Forte densité, catégorie IV. | |



A. — ARCHITECTURE ET DÉCOR : Héliopolis. Le mélange des styles. (Cliché d'archives, 1925).



B. — Influence de l'Art Nouveau au Caire.
(Photo R.P. Gayraud).